

« MIROIRS DES HOMMES »

Bombance & Bagatelle

CHANSONS BACHIQUES ET GRIVOISES



Éditions de la Première Heure

Bombance & Bagatelle
chansons bachiques et grivoises

« Miroirs des hommes »

Bombance & Bagatelle
chansons bachiques et grivoises

Éditions de la Première Heure

Les textes publiés ici ont été établis d'après *La Gaudriole*
de 1835, chez les marchands de nouveautés, Paris, 1835.

PLUS HEUREUX QU'UN ROI DURAND

Vivant loin du rang suprême,
Orgueil, je sais te dompter :
L'appareil d'un diadème,
Jamais n'a su me tenter.

Rire, boire et chanter,
Voilà, morbleu, ce que j'aime ;
Et gai ! voilà pourquoi
Je suis plus heureux qu'un roi.

Le dimanche, à la guinguette,
Je vais gai comme un pinson ;
Quelquefois à la goguette
Je chante, mais sans façon.

Là, dans une chanson,
Je nargue toute étiquette ;
Et gai ! voilà pourquoi
Je suis plus heureux qu'un roi.

À précieuse coquette,
Après un doux entretien,
Maint roi, pour une amourette,
Donne nom, et rang et bien.

Moi, quand je veux, pour rien,
Je caresse ma Lisette ;
Et gai ! voilà pourquoi
Je suis plus heureux qu'un roi.

Au palais, l'intrigue veille
 Près du lit d'un roitelet ;
 La peur souvent le réveille,
 Et se place à son chevet.
 Mieux que sur son duvet,
 Sur ma paille je sommeille ;
 Et gai ! voilà pourquoi
 Je suis plus heureux qu'un roi.

Je ne cause point d'alarmes
 Par quelque méchant projet ;
 Je n'ai pas recours aux armes
 Pour soutenir un méfait.
 Je n'ai pas le regret
 De faire couler des larmes ;
 Et gai ! voilà pourquoi
 Je suis plus heureux qu'un roi.

Point d'ennemi ne m'épie ;
 Dans leur cour, combien de rois,
 Sans cesse en but à l'envie,
 Sous un fer tombent parfois !
 Aucun homme, je crois,
 Ne veut abréger ma vie ;
 Et gai ! voilà pourquoi
 Je suis plus heureux qu'un roi.

Sous la faux du temps tout tombe,
 Aucun mortel n'est omis ;
 Puisqu'il faut que je succombe,

Une fois en terre mis,
 De pleurs, quelques amis
 Viendront arroser ma tombe ;
 Et gai ! voilà pourquoi
 Je suis plus heureux qu'un roi.

ENCORE UN GRÉGOIRE

BLONDEL

Balancez, lancez sur ma tête
 Vos foudres, vos terribles feux.
 Je brave en ces lieux la tempête, (*bis*)
 Je bois ! je bois ! je suis heureux ! (*4 fois*)

Tout plein d'une bachique ardeur,
 Ainsi Grégoire, armé d'un verre,
 Chante lorsque dans l'atmosphère
 Les éléments sont en fureur.
 À ces tableaux parfois sublimes,
 Quand le mortel en désarroi
 Ne voit qu'épouvante et qu'abîme,
 Il dit et redit sans effroi :
 Balancez, *etc.*

Quoi, parce que le jour, la nuit,
 Malgré vos coups épouvantables
 Et vos désordres effroyables,
 Je vous brave dans mon réduit,

Vous prétendez avec furie
M'imprimer encore la terreur ?
Tonnez, tonnez, je vous défie !
Regardez si Grégoire a peur !
Balancez, *etc.*

Amants, esclaves de l'amour,
Soupirez pour une cruelle,
Lorsque son regard ne décèle
Qu'un froid, qu'un dédaigneux retour.
Loin de nous ce honteux servage,
Un tel sort est-il fait pour nous ?
À qui méprise votre hommage
Chantons au bruit des gais glouglous.
Balancez, *etc.*

Et vous, intrépides buveurs,
Vous, qui ne redoutez l'orage
Que pour le tout-puissant breuvage
Qui charme et console nos cœurs,
Que si jamais des cris d'alarmes
Vous armaient d'un fer inhumain,
Déposez vos funestes armes,
Et chantez au jaloux destin :
Balancez, *etc.*

LE CONVIVE
HENRI SIMON

Pucelle, dont le secours
Parfois me ravive,
Sur le fleuve des amours
Ma barque dérive ;
Muse, pour que ma chanson
Ait encore l'air polisson,
Laisse-moi chanter le convive.

D'un célibataire, hélas !
La vie est chétive ;
À sa table il ne voit pas
Une âme qui vive.
Mais pour charmer d'un garçon
L'ordinaire sans façon,
Il suffit d'un petit convive.

Boire seul au cabaret
N'a rien qui captive ;
Le bourgogne alors paraît
De l'eau de lessive ;
Mais à deux le vin est bon,
Le suresnes est du mâcon,
Lorsqu'on trinque avec un convive.

À maint gala pour prier
Fillette naïve,
Il ne faut pas envoyer

Épître ou missive.
De la porte approche-t-on,
On pousse un petit bouton
Pour entrer chez plus d'un convive.

À table on a du tracas
Près d'une femme oisive ;
Lorsqu'à la fin du repas
Le champagne arrive,
Les mains servent d'échanson :
De l'une on prend le flacon,
Et de l'autre on sert le convive.

N'espérez pas, gosier sec,
Qu'un convive vive ;
Plus on lui rince le bec,
Plus sa joie est vive ;
Mais quand la réfection
Passe en conversation,
Cela fait bâiller un convive.

On connaît d'un bon morceau
La force attractive ;
Mais, s'il n'est ni gros ni chaud,
De table on s'esquive.
Aussi, par précaution,
Un prudent amphitryon
Ne fait pas jeûner un convive.

Un adroit maître d'hôtel,

Quand le rôti arrive,
Ne souffre pas, pour un tel,
Que *Chose* s'en prive.
Par égale portion,
De la sauce et du poisson,
Il en donne à chaque convive.

Calmez-vous d'un gros mangeur
La faim excessive ?
Bourrez-le, n'ayez pas peur
Que la mort s'ensuive.
Depuis la création,
Jamais d'indigestion
On n'a vu mourir un convive.

On dit que nos députés
Ont des faims rétives,
Qu'ils vendent pour des pâtés
Leurs boules votives.
Aussi, lois, pétitions,
Sur toutes ces questions
Ils parlent comme des convives.

Jésus, dans son paradis,
A des vierges juives ;
Allah dans le sien a mis
Des houris lascives.
Sans regret, avec Gloton,
Allons souper chez Pluton,
Nous verrons de jolis convives.

LA MODISTE

G. GARIEN

Oui, je suis modiste,
Et pour plaire à tous
Les goûts,
Je sers en artiste
Et sages et fous.

Dans cet art frivole
On fait mille heureux,
Car sans cesse on vole
À de nouveaux nœuds.
Oui, *etc.*

La mode des *blondes*
M'a porté bonheur,
Et mes *formes* rondes
M'ont mis en *faveur*.
Oui, *etc.*

J'ai blanches couronnes
Pour les jours d'hymen,
Et des chapeaux jaunes
Pour le lendemain.
Oui, *etc.*

Je fais des *cornettes*,
Et, sans me flatter,
À de hautes têtes

J'en ai fait porter.
Oui, *etc.*

Je suis très facile,
Sans ambition,
Je vais même en ville
Pour une *façon*.
Oui, *etc.*

Posant avec grâce
Rose et blanc satin,
Je fais une *passé*
En un tour de main.
Oui, *etc.*

Suivant la coutume,
Nos gains sont menus,
Et c'est sur la *plume*
Qu'on gagne le plus.
Oui, *etc.*

De ma fourniture
Vous serez contents,
Et pour qu'on s'assure,
Je tiens les *rubans*.
Oui, *etc.*

Bref, chacun approuve
Mon esprit fécond :
Car chez moi l'on trouve

La forme et le fond.
Oui, *etc.*

LA MARRAINE
BÉRANGER

Marraine, qui nous instruisez
Dès l'moment où nous sommes ;
Rien qu'à l'tenir vous qui prisez
L'cœur de messieurs les hommes ;
Je suis en âge d'avoir un amant,
Dites-moi donc, ma marraine,
Comment,
Comment qu'y faut qu'je l'prenne ?

J'vois deux morveux qui m'font la cour,
Se frotter à ma jupe ;
L'un a l'nez long, l'autre a l'nez court,
Et c'est là c'qui m'occupe ;
Ces deux morveux sont bien tournés :
Dit's-moi donc, ma marraine,
Est-ce au nez,
Au nez qu'y faut qu'je l'prenne ?

L'un est roux, dur et sournois,
Tout frais v'nu de sa province,
Qui n'me fait rien qu'en tapinois,
Qui m'chatouille et qui m'pince ;

Dur comme il est, c'est un homme sûr ;
Dit's-moi donc, ma marraine,
Est-c' le dur,
Le dur qu'y faut que j'prenne ?

L'autre est un brun, bien dru, bien droit,
Plein d'esprit et d'bravoure ;
Ôtez-lui la main d'un endroit,
Dans un autre endroit il la fourre,
Dru comme il est, j'aurais d'son cru ;
Dit's-moi donc, ma marraine,
Est-c' le dru,
Le dru qu'y faut que j'prenne ?

L'un n'est pas plus haut que cela,
Mais il n'lui faut pas d'aide ;
Quand je l'tiens dans ces cinq doigts-là,
Jarni, comme il est raide !
Tout p'tit qu'il est, ça m'divertit,
Dit's-moi donc, ma marraine,
Est-c' le p'tit,
Le p'tit qu'y faut que j'prenne ?

L'autre est si gros, que je ne crois point
Que par ma porte il passe ;
Mais rien n'lui sied comm' l'embonpoint.
Car jamais y n'se lasse :
Gros comme il est, ça n'a pas d'os,
Dit's-moi donc, ma marraine,
Est-c' le gros,

Le gros qu'y faut que j'prenne ?

Le choix vous semble embarrassant,
 J'en juge à vot' silence ;
 Vot' filleule à l'cœur innocent !
 C'est c'qui fait qu'ell' balance.
 Pour n'pas fair' de choix hasardeux,
 Dit's-moi donc, ma marraine,
 Est-c' les deux,
 Les deux qu'y faut que j'prenne ?

MA GRISETTE
PERCHELET

Viens, ma Lisette,
 Viens, ma grisette,
 Le plaisir chez moi te conduit :
 Quand sur ma couche
 L'amour nous couche,
 Le bonheur règne en mon réduit.

Lorsqu'en tes bras, vers Cythère je cingle,
 En débarquant au pays des heureux,
 De ton fichu je fais sauter l'épingle,
 Sans que ta main m'offre fermer les yeux.
 Viens, *etc.*

Dans nos transports si j'éprouve un déboire,

La coupe en main, pour bannir mon émoi,
 Comme un ami tu me verses à boire,
 Et d'amitié tu trinques avec moi.
 Viens, *etc.*

Nous savourons la liqueur généreuse ;
 Et plus ses feux raniment mon désir,
 Plus je m'enivre à la coupe amoureuse
 Qu'en souriant ta bouche vient m'offrir.
 Viens, *etc.*

Sur ton sein blanc, la nuit ma main folâtre,
 L'aurore vient que je l'y trouve encore.
 Alors, pour rien, je palpe encore l'albâtre
 Qu'à mes rivaux tu vends au poids de l'or.
 Viens, *etc.*

Amant heureux, peu m'importent les chaînes
 Qu'un autre amant se forge auprès de toi,
 Quand tu me dis que le suc de tes veines
 Dans tes amours ne jaillit que pour moi.
 Viens, *etc.*

L'ACTRICE DE L'OPÉRA

BÉRANGER

Mademoiselle, on le saura :

Pour une actrice,

Ah ! c'est par trop novice ;

Mademoiselle, on le saura,

Vous déshonorez l'Opéra.

Bien danser et danser fort,

Un œil mutin, un beau port,

Une croupe qui ressort,

Ô temps ! ô mœurs !

Sont chez vous des signes trompeurs.

Mademoiselle, *etc.*

Sur le dos nonchalamment

Vous recevez votre amant,

Pas le moindre mouvement ;

Autant, ma foi,

Sentir sa femme auprès de soi.

Mademoiselle, *etc.*

Les dames de nos bourgeois,

Et j'en eus vingt dans un mois,

M'auraient mieux servi cent fois ;

Et grâce aux dieux,

Même en province, on le fait mieux.

Mademoiselle, *etc.*

Une duchesse à l'œil noir,

L'an passé voulut m'avoir ;

C'est elle qu'il fallait voir.

Pourquoi ! morbleu,

Gagnai-je trop à si beau jeu !

Mademoiselle, *etc.*

Tous vos baisers sont contraints ;

Mais remuez donc les reins :

Que faites-vous de vos mains ?

C'est enrageant,

On n'a plus rien pour son argent.

Mademoiselle, *etc.*

De ce carquois sans attraits,

Je retire enfin mes traits,

Et vais calmer ici près

Les feux constants

D'une dévote de trente ans.

Mademoiselle, *etc.*

LA TABLE

PITON

Si j'en crois ce qu'en chaire on dit,
Nos dévots aiment l'abstinence.
Sot qui, par sa faute, maigrit,
Moi j'aime à m'arrondir la panse.
Aux plats bien fournis, au bon vin,
Selon moi, rien n'est préférable ;
Je voudrais toujours avoir faim
Et toujours être à table.

Amis, ce banquet enchanteur
Est bien fait pour que je m'y plaise ;
Mon esprit, mon ventre et mon cœur
Avec vous sont fort à leur aise.
Des dieux je ne suis point jaloux ;
Morceaux friands, voisine aimable !
Ma foi, Jupiter, entre nous,
N'a pas meilleure table.

Ici, quand le dessert paraît,
Doux aveux, gentil babillage,
Saillie heureuse, tout ça naît
Entre la poire et le fromage.
Liqueurs fines, vins délicats
Sèment un fumet délectable,
Et Momus, riant aux éclats,
Accourt se mettre à table.

Craignons du plus gai des séjours
De parler de faire retraite ;
Moments de bonheur sont si courts,
De Comus prolongeons la fête,
Avec Bacchus restons ici,
Et rendons le plaisir durable ;
Ensemble, puissions-nous ainsi
Vivre et mourir à table !

FOUETTEZ FORT

DUSACQ

J'ai pris de nos perroquets
Et mon sujet et ma rime,
Si j'imité leurs caquets
Ne m'en faites point un crime ;
Trop souvent on se dit tout bas,
C'est un médisant, ne l'écoutez pas.
C'est ainsi qu'un nigaud s'exprime.
Chantez mon refrain à cet esprit fort :
Fouettez ces gens-là,
Fouettez, fouettez fort.

D'un oncle, après le décès,
J'eus tous les biens en partage,
Bientôt un maudit procès
Dévora mon héritage ;
Avocats, huissiers, parents, procureurs,

Que le diable soit de tous les plaideurs,
 Ils en auraient pris davantage,
 S'ils avaient fouillé dans mon coffre-fort.
 Fouettez ces gens-là,
 Fouettez, fouettez fort.

Commerçant sur Jésus-Christ,
 Vous qui vendez vos prières,
 Vous nous jugez sans esprit,
 Dans tous vos discours, mes frères ;
 Nous n'avons plus foi dans vos plats sermons,
 Nous connaissons trop dieux, saints et démons.
 Laissez-là vos doctes mystères,
 Ou l'on vous dira d'un commun accord :
 Fouettez ces gens-là,
 Fouettez, fouettez fort.

Cagots débiteurs de vin
 Qui soutenez le baptême,
 Pourquoi mouiller le raisin ?
 Ce n'est point un bon système ;
 Mais vous persistez encore, je crois,
 À mettre de l'eau dans ce que je bois ?
 Francs buveurs, lancez l'anathème
 Vous donner de l'eau, c'est donner la mort :
 Fouettez ces gens-là,
 Fouettez, fouettez fort.

Chantez, chantez nos guerriers,
 Les chants plaisent à la gloire,

Et ravivez les lauriers
 Flétris au bord de la Loire,
 Mais si vous trouvez quelque sot railleur,
 Croyant de nos preux ternir la valeur,
 Et voulant, pour tromper l'histoire,
 Les assimiler aux peuples du Nord :
 Fouettez ces gens-là,
 Fouettez, fouettez fort.

LES POMMES D'AMOUR

A. GILLES

J'aime, lorsque le sujet prête,
 À chanter, selon mon humeur,
 Ce qui me passe par la tête,
 Ou bien ce qui me tient à cœur.
 Œil enchanteur,
 Souris flatteur,
 M'ont inspiré plus d'une chansonnette.
 Pommes d'amour
 Vont, en ce jour,
 Dans mes couplets figurer à leur tour.
 Sur toi je compte, et dois m'attendre
 À te voir servir mon projet ;
 Marton, tu fournis le sujet,
 Tu dois le laisser prendre.
 Vers ces deux jumelles divines
 Un aimant semble m'attirer,

Et d'une guimpe tu t'obstines
 Constamment à les entourer.
 Sans différer,
 À les montrer
 Ne faut-il pas que tu te détermines ?
 Me les cacher,
 C'est me tricher ;
 Pour peindre bien, il faut voir et toucher.
 Au reste, je puis condescendre
 À les lorgner discrètement,
 Et du bout des doigts seulement
 Je m'engage à les prendre.

Quoi ! tu boudes, nymphe charmante,
 Crois-tu que les secrets appas
 Soient d'une pâte différente
 De ceux que tu ne voiles pas ?
 Tu vois, hélas !
 Que dans tes lacs
 Me voilà pris, je ne puis m'en défendre.
 J'en fais l'aveu,
 Mon cœur prend feu ;
 Ah ! permets-moi de l'amortir un peu !
 À mes vœux daigne enfin te rendre ;
 Chez moi par réciprocité,
 Je te laisse la liberté
 De tout voir et de tout prendre.

Dans un délicieux bocage,
 Quand Ève vint, en rougissant,

Au premier homme, encore sauvage,
 Montrer ce fruit appétissant,
 D'un ton pressant,
 La caressant,
 Adam allait mettre tout au pillage...
 « Mon cher époux
 Modérons-nous,
 Et le plaisir n'en sera que plus doux.
 À ces pommes tu dois prétendre,
 Mais ne faisons rien à demi :
 Monte sur l'arbre, mon ami,
 Afin de mieux les prendre. »

« Monsieur, quelle audace est la vôtre !
 Dit Marton, pâissant d'effroi,
 Vous me prenez donc pour une autre ?...
 — Non, m'amour ; je te prends pour moi.
 — Retire-toi,
 Homme sans foi ;
 Tu veux en vain faire le bon apôtre ;
 Vrai chenapan,
 Crois-moi, va-t'en
 Jouer ailleurs le rôle de Satan ! »
 À ces mots, je pars sans esclandre ;
 La violence est un défaut,
 Et la femme, un fort que d'assaut
 L'on risque trop à prendre.

Je fus vengé de la tigresse,
 Et son exemple vous instruit,

Que si vous outrez la sagesse,
Tendrons, le ciel vous en punit.
Elle languit,
Et se flétrit ;
Des fruits d'amour la tige enfin s'affaisse.
En vain, Marton,
Changeant de ton,
Devient alors douce comme un mouton.
L'amour qu'on vous dépeint si tendre,
Toujours avide de butin,
Disparaît des lieux où sa main
Ne trouve rien à prendre.

ÉLOGE DES FILLES

A. GILLES

Pour désirer et pour jouir,
L'homme a des sens, un cœur, une âme ;
Pour prendre et donner du plaisir,
La nature a créé la femme.
À ne vous point mentir,
Les femmes sages
Ont mes hommages :
Mais, par humeur, par goût,
J'aime les filles avant tout.

Chastes oreilles, point d'émoi !
Par filles, nous allons entendre

Toute femme de bon aloi
Dont le cœur est chaud, faible et tendre.
Le nombre est grand, ma foi !
Les femmes sages, *etc.*

Il est des filles à Cherbourg,
À Marseille, à Blaye, à Vendôme,
À la Courtille, au Luxembourg,
Dans les palais et sous le chaume,
Même au noble faubourg.
Les femmes sages, *etc.*

Louis, quatorzième du nom,
S'associait aux petites
De la bigote Maintenon ;
Condé souriait aux faiblesses
De l'aimable Ninon.
Les femmes sages, *etc.*

Victime d'un prince paillard,
Lucrèce, que l'on préconise,
Ne se perça de son poignard
Qu'après que Tarquin l'eut *surprise* ;
C'était un peu trop tard.
Les femmes sages, *etc.*

Le Dieu que prêcha Fénelon,
Malgré sa morale sévère,
Plus populaire que Solon,
Défendit la femme adultère,

Courtisa Madelon.

Les femmes sages, *etc.*

Entre fille et femme d'honneur
La même différence existe
Qu'entre l'artiste et l'amateur,
Dit un bon physionomiste
Et fin observateur.
Les femmes sages, *etc.*

À l'inverse d'un député,
Honni quand il se prostitue,
Un tendron, au plaisir porté,
Par le changement constitue
Sa popularité.
Les femmes sages, *etc.*

S'il est quelqu'un, en ce moment,
Que mon langage étonne et blesse,
Par défaut de tempérament,
Plus que par excès de sagesse,
Il pêche assurément.
Les femmes sages, *etc.*

À tout mortel, sans nul égard,
Du temps l'influence néfaste
De la continence fait part :
Mais, à vrai dire, l'homme chaste
N'existe nulle part.
Les femmes sages, *etc.*

N'importe ce qu'en pensera
L'abbé qui règne aux bords du Tibre,
Jusqu'au jour où l'on trouvera
Pour Enfantin la femme libre,
Que pour type on prendra.
Les femmes sages, *etc.*

LE GIGOT BLONDEL

En fait de tendrons et de mets,
Mon goût va vous paraître étrange :
D'une grisette je m'arrange,
D'un dragon de vertu, jamais.
Du gastronome je diffère ;
Au faisan dont il fait grand bruit,
C'est un gigot que je préfère,
Pourvu qu'il soit tendre et peu cuit.

« Ne perdons point de temps, m'amour,
dit Paul à la jeune Arthémise ;
Le lit est fait, la table est mise,
Ou dînons, ou faisons l'amour.
— Je vous laisse l'alternative ;
Tout ce qui vous plaît me séduit,
Dit-elle d'une voix craintive ;
Mais notre gigot n'est pas cuit. »

Le bon Laurent, comme un bifteck,
 Sur son gril veut qu'on le retourne ;
 De son but rien ne le détourne :
 Son front est calme, son œil sec,
 Notre saint *gigote*, trépigne ;
 Et, par un beau zèle conduit,
 Du ciel ne se croirait pas digne,
 S'il n'y montait qu'à moitié cuit.

De Montrouge un noir habitant
 Repoussant la jeune Glycère
 Qui veut le conduire à Cythère,
 Lui dit : « À Sod... on m'attend.
 Vous avez la peau fine et blanche ;
 Mais un certain défaut vous nuit :
 Apprenez qu'un gigot sans manche
 À notre four jamais ne cuit. »

Ministre d'un grand potentat,
 On craint que vos plans de finance
 Ne réduisent à l'abstinence
 Plus d'un créancier de l'État.
 Tout brouiller, voilà le système
 Que votre aveuglement poursuit
 Aussi tout le monde vous aime
 Comme j'aime un gigot trop cuit.

Rien n'entrave un gouvernement
 Quand les lois sont sans anicroche.

« C'est l'image d'un tourne-broche,
 À dit un sage plaisamment :
 Un chien fait aller la machine ;
 Laid ou beau, bien ou mal instruit,
 Par instinct l'animal piétine,
 Et le gigot tourne et se cuit. »

**L'ABBESSE AGONISANTE
 OU LES SAUCISSONS D'ARLES
 A. GILLES**

Le couvent de l'Annonciade,
 Dans Arles, depuis quatre mois,
 Avait son abbessse malade,
 On la voyait presque aux abois.
 Toutes les nonnes suppliantes,
 Soir et matin, en oraison,
 Faisaient des prières ferventes
 Pour obtenir sa guérison.

Mais c'est en vain qu'on sollicite
 Tous les protecteurs du couvent ;
 De jour en jour le mal s'irrite,
 Et tout espoir est décevant.
 Jadis, les saints les plus vulgaires
 Faisaient des miracles sans fin ;
 Aujourd'hui nos missionnaires
 Y perdent même leur latin.

Pour un mécréant hérétique
 La mort est un objet hideux ;
 Mais pour un zélé catholique,
 Son aspect n'a rien de fâcheux.
 L'un, en mourant sans prévoyance,
 Sur son sort doit être indécis ;
 Au moyen de la pénitence,
 L'autre est certain du paradis.

La malade a de l'huile sainte
 Reçu le frottement bénin,
 Se voyant hors de toute atteinte
 De la part de l'esprit malin.
 « Faites trêve à vos pleurs, dit-elle,
 Et devisez joyeusement ;
 Mes sœurs, pour la gloire éternelle,
 Faites-moi partir plus gaiement. »

Sœur Thérèse, dont l'auditoire
 Admire l'érudition,
 Par des traits puisés dans l'histoire,
 Charme la conversation.
 Sœur Claire qui se recommande
 Par son ton gai, son air lutin,
 Cite un conte de la Légende,
 Qu'on croirait pris de l'Arétin.

Sur tous les saucissons du monde
 Ceux d'Arles ont toujours eu le pas ;

Hors les jours maigres, sœur Ragonde
 En mangeait à tous les repas.
 De ses amours la bonne dame
 Se plaisait à s'entretenir ;
 C'est un faible, et tel qui le blâme
 N'a jamais pu s'en abstenir.

La nonne met avec adresse
 Les saucissons sur le tapis,
 Et sur l'objet qui l'intéresse
 Interpelle tous les avis.
 De leur qualité, sœur Christine,
 Fait un judicieux détail.
 Pour les poivrés, sœur Barbe incline
 Et sœur Jeanne pour ceux à l'ail.

De leur forme, enfin l'on s'occupe.
 Sœur Modeste vante les courts ;
 Mais sœur Anne qui n'est pas dupe
 Trouve les longs d'un grand secours.
 « Quant à moi, dit la sœur Nitouche,
 En baissant aussitôt les yeux
 Et faisant la petite bouche,
 Les petits me conviennent mieux. »

La discussion était vive,
 Quand l'abbesse la termina
 Par l'assurance positive
 Que son ascendant lui donna.
 « Mes sœurs, cessez d'être en balance,

Au moment d'avoir les yeux clos,
Je dois vous dire en conscience,
Que les meilleurs sont les plus gros. »

LE COCHER ÉREINTÉ

G. GARIEN

Foi de cocher, mon pauvre maître,
Je vois qu'il faut nous séparer ;
Car j'aurais bientôt cessé d'être,
Si pareil train devait durer.
Il faut qu'ici je vous raconte
Combien j'éprouve de dégoûts :
C'est entre nous,
Et sans courroux ;
Monseigneur, donnez-moi mon compte,
Je ne veux plus rester chez vous.

Moi, des cochers les plus célèbres,
Le plus gros ; maintenant, ma foi,
Hormis ceux des pompes funèbres,
En est-il de plus sec que moi ?
J'ai vraiment l'air, monsieur le comte,
De ceux qui mènent les coucous.
C'est entre nous, *etc.*

Madame est exempte de blâme,
En cocher de bonne maison,

Je sais ce qu'on doit à la dame,
Et je la soigne avec raison.
Chez tout marquis, duc et vicomte,
C'est un droit que nous payons tous.
Mais, entre nous, *etc.*

Mais vos filles ! quelles mégères !
Elles sont quatre, et, chaque jour,
Il me faut, malgré les affaires,
Les rouler chacune à leur tour.
Aucune d'elles ne se dompte ;
Un tel service n'est pas doux.
Or, entre nous, *etc.*

Votre sœur, la religieuse,
Bon Dieu ! qu'elle a l'esprit brutal !
D'abord elle est peu généreuse,
Et m'a souvent donné du mal.
Un honnête homme se démonte,
Accablé par de pareils coups.
Or, entre nous, *etc.*

Et votre respectable tante,
Avec l'air de n'y pas toucher,
Chaque jour sa voix tremblotante
Me dit vingt fois : « Fouette cocher ! »
Elle veut que seul je la monte,
Faveur dont je suis peu jaloux.
Or, entre nous, *etc.*

Et votre fils, le mousquetaire,
 Il me force, le croirait-on...
 Quand il y a quelque orgie à faire,
 À lui servir de postillon.
 Vraiment, je me couvre de honte
 En satisfaisant de tels goûts.

Or, entre nous, *etc.*

La grosse cuisinière Lise
 Croit me restaurer, mais en vain ;
 Car elle exige une remise
 D'un coup par bouteille de vin.
 Elle met pour avoir l'escompte,
 La cave sens dessus dessous.

Or, entre nous, *etc.*

J'aurais pu souffrir et me taire,
 Si seul j'endurais tous ces maux ;
 Mais jusqu'à la vieille portière
 Qui se sert de vos deux chevaux.
 Ces tourments qu'il faut que j'affronte
 M'ont ruiné par tous les bouts.

Or, entre nous, *etc.*

LA PLANCHE

BLONDEL

Au gros curé de son canton,
 Blaise, un jour, disait à confesse :
 « Ô vous, qu'on dit être si bon,
 Eh ! vit', mon père, le temps presse,
 Donnez-nous un remèd' certain
 Pour qu'ma femm' n'soit pas si féconde ;
 Car à pein' si j'l'approche un brin,
 Qu'ell' me met un marmot au monde. »

Le bon desservant, fin renard,
 Et bon diable plus que tant d'autres,
 Rit, et dit au bon campagnard :
 « Puisque tels malheurs sont les vôtres,
 Il faut, dans cette occasion,
 Que chacun de vous se retranche ;
 Pour braver la tentation,
 Mettez entre vous une planche. »

Qui fut dit, fut fait ; en rentrant,
 Blaise dit à sa ménagère :
 « J'somm's bien sûrs d'nous à présent. »
 Soudain il lui conte l'affaire.
 « Eh bien ! dit Rose avec ardeur,
 Dès c'soir il faut en faire usage ;
 Car, mon pauvre homme, j'ons trop d'malheur
 À remplir les devoirs du ménage. »

Mais, hélas ! au bout de neuf mois,
 Jour pour jour, ô surprise extrême !
 Blaise pour la douzième fois,
 Apporte un poupon au baptême.
 « Comment, encore, dit le pasteur ?
 — Oui, mon pèr', v'là l'fruit d'not' prudence ;
 Et pourtant j'vous jure sur l'honneur
 Qu'j'ons bien suivi votre ordonnance. »

Le saint homme aussitôt reprend :
 « Grand Dieu, quel étonnant mystère !
 Tu n'as donc pas, mon pauvre enfant,
 Suivi mon avis salulaire ?
 — Si fait, mais malgré ça, tout d'bon,
 J'viens d'voir opérer c'te merveille.
 — Mais quelle planche pris-tu donc ?
 — J'ai pris une planche à bouteilles !... »

LES SERMENTS DU BUVEUR

GEZT

Divin Bacchus, ah ! c'en est fait j'abjure
 Et tes autels et ton culte enchanteur :
 Trinquez, buvez, jamais, je vous le jure,
 Un doux glouglou n'ébranlera mon cœur.
 De la raison je ressaisis l'empire ;
 Mais quand je veux m'ériger en frondeur,
 En souriant, chacun semble me dire :

Ah ! c'est encore un serment de buveur.

Je me disais : fuyons la chansonnette,
 Trop de dangers menacent un auteur.
 Si la critique épure le poète,
 La jalousie excite le censeur ;
 Mais quand j'entends votre aimable délire,
 Soudain vos chants dissipent mon aigreur,
 Et je me dis, ressaisissant ma lyre,
 Ah ! c'est encore un serment de buveur.

Dès que Lucine eut fait son arrivée,
 Zoé me dit d'un ton plein de candeur,
 Mon cher ami, grand Dieu ! quelle corvée,
 Je ne veux plus partager ton ardeur.
 Ce beau projet, ma chère, est éphémère,
 Le plaisir fait oublier la douleur ;
 Quand tu promets de ne plus être mère,
 Ah ! c'est encore un serment de buveur.

Avec transport, j'aimais la jeune Adèle,
 Tendres baisers augmentaient mon ardeur ;
 Las ! à mes yeux elle fut infidèle,
 Son inconstance a détruit mon bonheur.
 Pour m'en venger, je veux fuir la puissance
 D'un dieu malin et d'un sexe trompeur.
 Je l'ai juré... mais j'aperçois Hortense !
 Ah ! c'est encore un serment de buveur.

Lorsqu'il fallut délaissier la bannière

Qui nous guida vingt ans au champ d'honneur
 Chaque soldat, essuyant sa paupière,
 Fit ses adieux à l'étendard vainqueur ;
 Ils abjuraient l'inconstante victoire,
 Le coq gaulois a revu leur valeur ;
 Car un Français qui renonce à la gloire,
 Ah ! c'est encore un serment de buveur.

LES COCUS ROUGEMONT

Bon Dieu ! qu'les cocus sont heureux !
 Quand donc le serai-je comme eux ? (*bis*)

C'est ainsi qu'la tristesse dans l'âme,
 Pierrot chantait d'un ton chagrin,
 En voyant l'humeur de sa femme,
 Et le bonheur de son voisin.

Bon Dieu ! qu'les cocus sont heureux !
 Quand donc le serai-je comme eux ? (*bis*)

Au logis aucun d'eux ne reste,
 Près d'elle au lieu de l'z'enchaîner,
 Dès qu'un bout d'soleil paraît... zeste,
 Leurs femmes vous les envoient prom'ner.

Bon Dieu ! qu'les cocus sont heureux !
 Quand donc le serai-je comme eux ? (*bis*)

Loin d'chez eux passant la journée,
 Y s'livrent à d'joyeux ébats :
 Y ne r'viendraient qu'au bout d'l'année,
 Que leurs femm's ne s'en plaindraient pas.
 Bon Dieu ! qu'les cocus sont heureux !
 Quand donc le serai-je comme eux ? (*bis*)

Dans une société d'importance
 Qu'avec leurs femm's ils soient admis,
 C'est à qui f'ra leur connaissance,
 C'est à qui s'ra de leurs amis.
 Bon Dieu ! qu'les cocus sont heureux !
 Quand donc le serai-je comme eux ? (*bis*)

Tout's les bourses leur sont ouvertes.
 C'est à qui leur voudra du bien ;
 Faut voir comm' leurs femm's sont couvertes,
 Et quéqu'ça leur coûte : jamais rien.
 Bon Dieu ! qu'les cocus sont heureux !
 Quand donc le serai-je comme eux ? (*bis*)

Ils ont raison, même en justice,
 Leur droit est toujours le plus clair.
 Dès qu'il s'agit d'leur rendre service,
 Autour d'eux tout l'monde est en l'air.
 Bon Dieu ! qu'les cocus sont heureux !
 Quand donc le serai-je comme eux ? (*bis*)

Faut-il à leur petite rente
 Joindre un petit émolument,

Dès qu'une place est vacante,
 Leurs p'tit's femmes sont en mouvement.
 Bon Dieu ! qu'les cocus sont heureux !
 Quand donc le serai-je comme eux ? *(bis)*

Tout leur arrive comm' de cire ;
 En ménag' las d'être garçons,
 Veul'nt-ils être pèr's ils n'ont qu'à l'dire
 Ils ont d'z'enfants d'tout' façon.
 Bon Dieu ! qu'les cocus sont heureux !
 Quand donc le serai-je comme eux ? *(bis)*

On est aux p'tits soins pour leur plaire ;
 Pour peu qu'ils n'arriv'nt pas trop tôt,
 Le soir ils trouvent pour l'ordinaire,
 L'souper tout prêt, le lit tout chaud.
 Bon Dieu ! qu'les cocus sont heureux !
 Quand donc le serai-je comme eux ? *(bis)*

Enfin pendant leur existence,
 Leurs femm's ont l'air d'les adorer
 Et ne r'gar' point z'à la dépense
 Quand vient l'moment d'les enterrer.
 Bon Dieu ! qu'les cocus sont heureux !
 Quand donc le serai-je comme eux ? *(bis)*

SOMMAIRE

Plus heureux qu'un roi	7
Encore un Grégoire	9
Le convive	11
La modiste	14
La marraine	16
Ma grisette	18
L'actrice de l'opéra	20
La table	22
Fouettez fort	23
Les pommes d'amour	25
Éloge des filles	28
Le gigot	31
L'abbesse agonisante	
ou Les saucissons d'Arles	33
Le cocher éreinté	36
La planche	39
Les serments du buveur	40
Les cocus	42

Parus chez le même éditeur

COLLECTION « MIROIRS DES HOMMES »

Les Grisettes à Paris, Ernest Desprez

Le Gamin de Paris, Gustave d'Outrepont

Le Bourgeois de Paris, Anaïs Bazin

De l'usage de saluer ceux qui éternuent et de leur adresser des souhaits, Théodore de Jolimont

Monologie du mois d'avril (et de ses poissons), Théodore de Jolimont

Edgar Poe, sa vie et ses œuvres, Charles Baudelaire

Le Club des haschischins (suivi de *La Pipe d'opium*),
Théophile Gautier

Pensées, réflexions et maximes, Chateaubriand

Retrouvez notre catalogue sur notre site internet :
<http://premiereheure.free.fr>